

Les religieuses de Vatican II: qui sommes-nous devenues? Présentation à la table ronde par Loraine d'Entremont, sc

En songeant à la façon d'aborder ce sujet, j'ai pensé que la façon dont nous avons vécu un événement ne peut pas ne pas affecter notre position face à cet événement cinquante ans plus tard. Je sais que certaines expériences que j'ai faites à l'époque de Vatican II ont fortement influencé ma façon de voir et de vivre la vie religieuse et l'Église dans les années subséquentes.

Où j'étais

Inauguré le 11 octobre 1962, Vatican II s'est terminé le 8 décembre 1965. Or j'ai obtenu mon diplôme de ce qui était encore le collège (aujourd'hui l'université) *Mount Saint Vincent*, dirigé par les Sœurs de la Charité, en 1964, et je suis entrée chez les Sœurs de la Charité en septembre de la même année. L'année 2014 marque donc le 50^e anniversaire de mon baccalauréat et de mon entrée dans la vie religieuse en même temps que le 50^e anniversaire de l'événement que fut Vatican II.

Deux expériences de mes années d'université auront largement contribué à façonner ma vision de la vie religieuse et de l'Église. La première fut un cours du programme d'études religieuses consacré à l'Église : nous y avons pris conscience de l'importance capitale de Vatican II tout en nous informant des derniers développements à Rome, autant qu'on pouvait le faire à l'époque.

La seconde fut la lecture du livre du cardinal Joseph Suenens, *Promotion apostolique de la religieuse*, que nous avait remis l'aumônier du collège, à moi et à d'autres qui comme moi discernaient un appel à la vie religieuse. Ce livre a élargi ma façon de voir la vie religieuse et répondu à certaines des difficultés que je rencontrais dans mon discernement. Une recension en parle comme d'« un livre inspirant, qui expose admirablement l'idéal de la vie religieuse tout en critiquant la façon dont il est vécu aujourd'hui¹ ». Je ne le savais pas alors, mais j'ai appris depuis que la première édition de cet ouvrage, publiée en français avant le Concile, a beaucoup influencé les textes conciliaires sur la vie religieuse.

Donc, il y a cinquante ans, j'entrais en religion, pressée d'accueillir les changements que Vatican II susciterait dans la vie religieuse et dans l'Église. Dans ma congrégation, certains de ces changements n'ont pas tardé, notamment dans le domaine de la formation; ce qui, avec la tenue en 1968 de notre premier Chapitre de renouveau, m'a donné l'impression que les choses évoluaient bien dans le sens de mes espoirs et de mes attentes. Mon plus grand défi par rapport à la mise en œuvre de Vatican aura été de constater le trouble qu'elle provoquait chez celles qui la vécurent comme un choc. J'ai donc toujours tenu pour une grâce spéciale d'avoir été providentiellement préparée à cette transition. Mais en fait, quelle que soit la façon dont nous avons accueilli Vatican II, nous en avons vécu l'évolution, avec ses grâces et ses difficultés pendant les cinquante dernières années, et c'est ce qui éclaire ici notre réflexion sur le point où nous en sommes aujourd'hui.

Où je nous vois aujourd'hui

À mon avis, la remarque sur le livre de Suenens, qui parle d'un admirable exposé de « l'idéal de la vie religieuse » et d'une critique de « la façon dont il est vécu », peut nous servir pour présenter et observer les religieuses apostoliques que nous sommes

aujourd'hui. L'idéal religieux, c'est-à-dire les composantes et les motivations essentielles de la vie religieuse, nous est proposé dans les textes conciliaires et d'autres documents de l'Église ainsi que dans les écrits des théologiennes et des théologiens contemporains sur la vie religieuse. Cet idéal, nous nous le proposons les unes aux autres dans nos Constitutions, dans les études et les conversations que nous avons sur nos charismes particuliers, et dans la prière et la réflexion sur notre vie de religieuses. Il me semble que nous avons bien préservé « l'idéal de notre vie religieuse »; je ne vais donc pas m'y attarder ici. Ce que je vous propose plutôt, ce sont quelques réflexions sur la façon dont je vois que cet idéal s'incarne aujourd'hui.

Quand je regarde ce que nous sommes devenues, « la position aujourd'hui » – c'est le titre que le cardinal Suenens a donné à la première partie de son ouvrage –, ce qui me frappe tout de suite par rapport à notre situation il y a cinquante ans, c'est la vision du monde qui prend forme chez nous, non sans lien avec la nouvelle cosmologie. Cette vision du monde naît d'un nouveau savoir scientifique, qui nous montre l'ensemble de l'univers, y compris les êtres humains, en évolution et en interrelation selon des modalités que nous ne soupçonnions pas. Voilà qui élargit encore le contexte dans lequel nous nous situons comme religieuses, et qui soulève de nouvelles questions sur notre place dans ce contexte, quand nous en explorons les retombées sur la spiritualité, la théologie, la vie communautaire et l'apostolat.

Les ateliers qu'a offerts la CRC en 2013 sur la nouvelle cosmologie et la foi chrétienne abordent justement quelques-uns de ces enjeux qui pourraient fort bien modifier certaines de nos structures et notre façon d'être présentes au monde. Alors que certaines d'entre nous s'engagent avec fougue dans la nouvelle vision du monde, d'autres sont loin de partager leur enthousiasme, si bien que d'autres encore attendent avec une espérance mitigée de voir accueillies ces nouvelles idées. Disons qu'à l'heure qu'il est nos congrégations sont à cheval sur différentes visions du monde.

Cependant, nous habitons l'espace dans lequel nous avons emménagé avec la rénovation et l'adaptation prescrites par Vatican II, selon la situation particulière de nos congrégations respectives. Voici donc la photo que je prends en me servant du trépied traditionnel de la vie religieuse : prière, apostolat et vie communautaire. Même si je distingue ici ces trois dimensions pour les fins de l'exposé, je sais bien que la vie et l'Esprit Saint les irriguent toutes les trois.

La prière

En parlant de la prière, je n'entends pas seulement la prière personnelle, mais tous les éléments qui nourrissent notre vie spirituelle, notamment la liturgie et les ressources spirituelles de nos charismes. Nous sommes probablement plus authentiques dans notre prière personnelle que nous ne l'étions, et plus diversifiées dans notre spiritualité, tant à l'intérieur de nos congrégations qu'entre elles. Cette diversité crée des problèmes et des tensions pour la prière communautaire, qui devrait idéalement être une source d'unité.

Nous rencontrons diverses difficultés à propos de l'Eucharistie si bien que, dans certaines circonstances, il arrive qu'elle nous divise plus qu'elle nous unit. Le charisme semble être la ressource spirituelle commune à laquelle la plupart d'entre nous peuvent adhérer et se référer dans le discernement. Ceci dit, nous trouvons le moyen de prier, de travailler et de vivre ensemble avec nos différences.

L'apostolat

L'apostolat est le domaine le plus évident pour les gens à l'extérieur de nos congrégations, qui ont remarqué combien nous avons changé depuis Vatican II. Le passage des apostolats institutionnels à une gamme d'engagements individuels à plus petite échelle saute aux yeux. Nous avons conscience de notre moindre visibilité par suite de ce virage, ainsi que de ses conséquences pour la vie en communauté locale, pour l'identité de la congrégation et même pour sa stabilité financière dans certains cas. Nous savons aussi que certains de ces nouveaux apostolats ont porté la lumière de l'Évangile en des lieux où elle n'aurait pas brillé autrement et ouvrent peut-être des voies d'avenir. Ajoutez, dans le cas de nombreux instituts apostoliques, la baisse du nombre de membres capables de s'engager à temps plein dans le ministère.

Une nouvelle tendance émerge dans la vie apostolique : la collaboration entre congrégations qui partagent un charisme semblable, ou la collaboration internationale autour d'enjeux particuliers comme la traite des personnes. Ici dans la région de l'Atlantique, nous avons le « Projet des Maritimes » sur les problèmes de l'itinérance et du logement, fruit de la collaboration entre les congrégations de la Fédération des Sœurs de la Charité. On s'engage dans ces coalitions dans le but clairement articulé d'accroître le rayonnement de l'Évangile et de nos charismes en répondant à des besoins humains pressants.

Nous voyons moins clair, par contre, quand il s'agit de notre ministère dans l'Église. Sandra Schneiders, théologienne et auteure de plusieurs ouvrages sur la vie religieuse, a étudié les types d'apostolats exercés par les sœurs aux États-Unis depuis Vatican IIⁱⁱ. Elle affirme que la théologie du ministère articulée par Vatican II ne faisait pas de place aux religieuses dans la structure du ministère ecclésial. Ce fait, ajouté à la disparition d'institutions comme les écoles, a amené les religieuses à sentir qu'elles n'avaient « pas de place » dans le ministère. Schneiders remarque toutefois qu'un nouveau modèle est en train de prendre forme et elle écrit que « ... si nous arrivons à revendiquer et à réarticuler notre identité ministérielle en termes contemporains, ce que je crois que nous sommes en train de faire, nous allons redevenir plus visibles dans l'Égliseⁱⁱⁱ ».

La vie communautaire

J'en viens à la troisième patte du trépied : la vie communautaire. Je ne veux pas parler seulement des groupes locaux de religieuses, mais aussi du processus selon lequel nous vivons comme congrégation et du témoignage collectif que nous donnons. Pour commencer au niveau local, nous savons que nous sommes de plus en plus nombreuses à vivre seules ou à deux, et de moins en moins nombreuses à vivre en équipes de trois ou plus. Même si cette réalité ne correspond pas à la norme canonique, elle donne parfois naissance à des formes de vie communautaire qui ouvrent peut-être des voies d'avenir. Prenons, par exemple, les réunions qu'organisent régulièrement les sœurs qui vivent seules sur un même territoire.

Voici quelques-unes des questions que soulève cette façon de vivre : en cet âge de communications instantanées, nos modèles communautaires doivent-ils encore être ceux que nous avions il y a cinquante ou cent ans? Quel témoignage donne cette façon de vivre? Devrions-nous recadrer notre perspective et notre façon d'incarner la communauté en fonction de ces nouveaux contextes? Globalement, que nous enseigne cette expérience?

La diversité dans l'apostolat et la plus grande liberté individuelle ont entraîné un affaiblissement de l'identité de congrégation ou du sens de « la grande communauté ». Une petite expérience assez frappante que j'ai eue au début des années 1990 illustre cette tendance. Nous vivions à trois dans la même maison et nous étions parmi les plus jeunes à assister à une réunion de province, où nous avons participé à différents ateliers. Je ne me rappelle plus sur quoi portaient ces ateliers, mais je me souviens qu'il s'agissait de l'expérience que nous faisons de la congrégation à l'époque. Après la rencontre, nous nous sommes retrouvées entre plus jeunes pour partager nos expériences en atelier et nous avons vu qu'elles étaient semblables.

La majorité sinon toutes les sœurs de nos ateliers avaient souligné l'avantage qu'il y avait à pouvoir choisir son apostolat, sa communauté, etc., et nous nous inquiétions de sentir, au niveau de la congrégation, une perte du sens du tout ou une apparente dérive du sens communautaire. Nous l'avions exprimé dans nos ateliers respectifs, et nous avons eu la surprise de voir que la majorité ne partageait pas cette préoccupation; nous nous sommes donc interrogées sur notre perception. Par la suite, une enquête sociologique sur les instituts religieux aux États-Unis, publiée en 1994 par la religieuse et sociologue Patricia Wittberg, devait montrer que nos perceptions étaient justes, et à un point alarmant^{iv}.

Néanmoins, un sens de l'identité communautaire subsiste dans nos congrégations, et la preuve en est que nous avons été en mesure de prendre position collectivement sur des questions de justice et de droits de la personne et d'avoir un certain impact, compte tenu du public que nous cherchions à rejoindre. Notre voix et notre témoignage n'ont donc pas été étouffés par l'incertitude entourant notre identité et notre mission communautaires.

Les observations que je viens de vous présenter sont de nature générale : elles ne s'appliquent pas nécessairement de la même façon à tout le monde, et elles peuvent ne pas s'appliquer à certaines congrégations. J'ai cherché à faire ressortir les difficultés et les points de croissance. On pense ici au récit de l'Évangile sur l'ivraie et le bon grain, qui doivent grandir ensemble jusqu'au temps de la récolte (Mt 13, 24-30).

Et maintenant?

Oui, nous avons différentes visions du monde et nous continuons de mettre beaucoup d'énergie à converser ou à traiter des différents problèmes exposés jusqu'ici, mais nous sommes aussi confrontées à une réalité que ni Vatican II ni nous-mêmes n'aurions pu prédire il y a cinquante ans : l'âge moyen de plusieurs de nos congrégations. Je suis heureuse de voir que nous abordons les problèmes avec énergie. Ils sont notre vie, et nous souhaitons avoir toute la vitalité possible le plus longtemps possible pour nous-mêmes et pour la mission.

Mais tout ou presque tout ce qui se discute entre les membres porte sur nos problèmes actuels et on ne se soucie pratiquement pas de leurs liens à ce qui constituera un important changement démographique et de ses conséquences pour certaines congrégations dans les dix ou quinze prochaines années et au-delà; cela paraît un peu fou. La viabilité de certains instituts religieux au Canada et ailleurs est aujourd'hui un enjeu pressant, et il me semble urgent de poser les questions cruciales et d'avoir, dans nos milieux respectifs, les discussions qui s'imposent. Il ne s'agit pas simplement d'assurer notre sécurité à venir, mais avant tout de discerner quel témoignage donner dans la décroissance et comment laisser derrière nous le meilleur héritage possible.

Il se peut que certaines congrégations vivent une renaissance, mais même si une congrégation renaissait, il lui aurait quand même fallu régler d'abord les problèmes liés à la décroissance. À un congrès de directeurs et de directrices des vocations de notre région, il y a une trentaine d'années, un conférencier qui voulait nous encourager à élaborer un plan pour ce ministère un peu nébuleux nous a lancé tout à coup : « Planifier, c'est un acte d'espérance. » Je pense que ces paroles peuvent très bien s'appliquer dans le contexte de la décroissance.

Une question particulière qui surgit en contexte de décroissance et qui m'intéresse autant qu'elle me préoccupe, c'est de savoir s'il faut ou non accepter de nouveaux membres et, bien sûr, s'il faut en rechercher activement. Les réponses à cette question sont très variées. Jamais de la vie, disent les unes. D'autres sont ouvertes à l'idée, mais s'inquiètent de leur capacité de nourrir la vocation d'une personne plus jeune, vu l'âge moyen de leur congrégation, ou le genre d'avenir qu'on peut leur offrir. D'autres encore jugent impératif d'encourager une vocation, si une candidate se présente, tout en nourrissant des hésitations sur la capacité de la congrégation de lancer des programmes de formation à ce moment-ci.

Ma réflexion sur les nouveaux membres dans le contexte actuel s'intéresse plutôt au type de candidates qu'il faudrait recevoir. Voici le profil court de mes candidates types. En plus d'être attirées par le charisme et par l'appel à la vie religieuse, elles auront les ressources personnelles et professionnelles pour négocier les virages qui s'annoncent. Elles seront dans la trentaine ou la quarantaine.

Ce seront des « refondatrices » : inspirées par le charisme, elles sauront envisager des pistes nouvelles et en mobiliser d'autres autour d'elles. Elles voudront qu'on leur dépeigne la situation sans fard, mais le matériel ou les approches vocationnelles qui exaltent les apostolats que nous avons eus ou que nous avons encore ne les attireront pas spécialement. Elles préféreront savoir où nous voulons nous trouver dans cinq, dix ou vingt ans, et sauront concocter des stratégies pour nous y conduire. Bref, elles auront une vocation authentique et des dons taillés sur mesure pour l'époque qui est la nôtre. Comment attirer ces candidates, et quelle formation leur donner? Ce serait le sujet d'une autre table ronde.

En conclusion, je voudrais signaler les signes d'espoir qui pourraient déboucher sur une augmentation du nombre de personnes prêtes à envisager la vie religieuse. Il existe au Canada des initiatives largement publicisées qui cultivent le civisme et la philanthropie, comme le mouvement « Me to We » et la campagne « Mes beaux moments » du gouverneur général.

Les gouvernements de notre pays ont reconnu publiquement la contribution des sœurs au développement du pays, ce qui a attiré l'attention sur la vie religieuse. Le gouvernement albertain a souligné l'apport des sœurs à la province et, en mai 2010, le gouvernement du Canada a reconnu dans la fondation des Sœurs de la Charité de Halifax un événement d'une « importance historique nationale ».

Notre Église s'engage dans un processus de « nouvelle évangélisation », et j'espère que des efforts soutenus vont amener les gens à approfondir leur vocation chrétienne et en inciter quelques-uns à embrasser la vie religieuse. Certains milieux universitaires manifestent aussi de l'intérêt pour la vie religieuse. Un groupe de recherche

subventionné par le Conseil de recherche en sciences humaines du Canada étudie *l'état de la vie consacrée dans le Canada d'aujourd'hui*. Jason Zuidema, qui est à la tête de ce groupe de recherche, affirmait dans un article paru en 2012 : « ... avec les nombreuses conversations que j'ai eues et les nombreuses visites que j'ai faites dans des maisons religieuses à travers le Canada, je ne vois aucune raison importante pour qu'une renaissance significative ne puisse pas se produire... Un thème récurrent qu'évoquent les religieux et les religieuses, celui du « signe » de la vie consacrée au sein de la société, est affaire de qualité beaucoup plus que de quantité. Peut-être la vie consacrée trouvera-t-elle dans sa mort une vie nouvelle^v. »

Une vie nouvelle a jailli lorsque le cardinal Suenens et d'autres à Vatican II ont nommé des réalités nouvelles; faisons de même dès maintenant, confiantes qu'une vie nouvelle est possible pour nous, quelle que soit la forme qu'elle prendra.

ⁱ Vincent Rochford dans le *Catholic Herald*.

ⁱⁱ Sandra Schneiders, *That Was Then...This Is Now: The Past, Present and Future of Women Religious in the United States*, [C'était hier... nous sommes aujourd'hui: passé, présent et avenir des religieuses aux États-Unis], South Bend, Center for Spirituality, Saint Mary's College, 2011; conférence donnée dans le cadre de l'exposition *Women and Spirit, Catholic Sisters in America* [Les femmes et l'Esprit: les religieuses catholiques aux États-Unis].

ⁱⁱⁱ *That Was Then.....*20.

^{iv} Patrica Wittberg, *The Rise and Fall of Catholic Religious Orders: A Social Movement Perspective*, [Grandeur et décadence des instituts religieux catholiques: le point de vue de l'analyse des mouvements sociaux], Albany, State University of New York Press, 1994; p. 256.

^v Jason Zuidema, « The Death of Religious Life in Canada » [La mort de la vie religieuse au Canada], *Convivium* (septembre-octobre 2012), p. 18. Voir www.consecratedlife.ca pour de plus amples renseignements sur le groupe de recherche.